

alpha

BORIS BOVE
CLAUDE GAUVARD {dir}

Le Paris du Moyen Âge



Le Paris du Moyen Âge

**sous la direction de Boris Bove
et Claude Gauvard**

LE PARIS DU MOYEN ÂGE

Belin:

Grand Prix de l'Histoire de Paris 2015.

Ouvrage initialement publié en partenariat avec le Comité d'Histoire de la Ville de Paris.

Couverture :

Conception : Rampazzo & Associés

Iconographie : Étal des marchands drapiers, BnF, ms. français 12559, fol. 167, Thomas de Saluces, *Le Chevalier errant*, Maître de la Cité des Dames, enlumineur, vers 1403 © BnF.

Le code de la propriété intellectuelle n'autorise que « les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » (article L. 122-5) ; il autorise également les courtes citations effectuées dans un but d'exemple et d'illustration. En revanche, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (article L. 122-4). La loi 95-4 du 3 janvier 1994 a confié au C.F.C. (Centre français de l'exploitation du droit de copie, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris), l'exclusivité de la gestion du droit de reprographie. Toute photocopie d'œuvres protégées, exécutée sans son accord préalable, constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© Éditions Belin, 2014 pour la première édition

© Éditions Belin / Humensis, 2018

170 bis, boulevard du Montparnasse, 75680 Paris cedex 14

ISSN 2428-8667 ISBN 978-2-410-01323-8

AVANT-PROPOS

Paris, patrie commune des Français, a une histoire dont les jalons sont connus de tous, mais qui recèle pourtant encore bien des mystères. Les historiens du Moyen Âge se sont appliqués ces dernières années à les lever patiemment et l'on voudrait ici rendre accessibles au grand public les résultats les plus récents de la recherche historique. Nous avons demandé à neuf collègues de mettre leur science au service de l'histoire de Paris dans le cadre d'un cycle de conférences organisé par le Comité d'Histoire de la Ville de Paris et consacré au Moyen Âge, pour en éclairer un aspect à la lueur de leurs propres travaux. Le succès remporté par ces conférences nous a ensuite encouragés à transformer cette rencontre en un livre. C'est ainsi que sont tour à tour abordées dans les pages qui suivent la question de la place des saints fondateurs dans la ville, celle de l'évêque, des enceintes, de la justice, de la bourgeoisie, de l'assistance, des femmes, de l'université, de l'aristotélisme, du roi en son palais et de la guerre civile. Ces coups de projecteur sont autant de portraits d'une ville aux visages multiples qu'il est difficile de saisir dans

son ensemble. Leur mise en série permettra, on l'espère, de s'en faire néanmoins une idée.

Boris Bove et Claude Gauvard

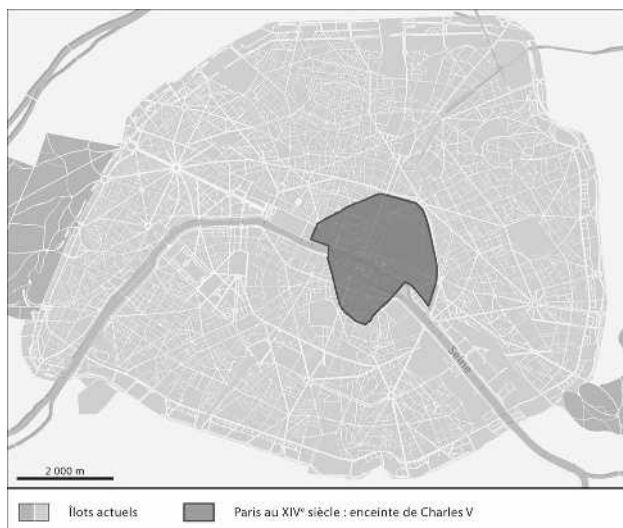
LES MYSTÈRES DE PARIS

L'histoire de Paris au Moyen Âge est à la fois bien connue et pleine de mystères. La ville se singularise en effet par sa taille hors norme, l'extraordinaire feuilletage de fonctions qu'elle assure et l'opacité de sa genèse.

Le monde médiéval est profondément rural et, en dépit du développement des villes entre le ^x^e et le ^{xiii}^e siècle, la population urbaine ne dépasse pas 15 % de la population totale à la fin du Moyen Âge. Dans ce contexte, les villes restent rares et de dimension modeste : 10 000 habitants pour Marseille, 20 000 pour Lyon, 30 000 pour Lille et Bordeaux, 50 000 pour Toulouse et Rouen, mais seulement 3 000 habitants au Mans et 1 000 à Annecy vers 1300. Les plus grandes villes d'Europe se situent en Flandre – Gand détenant le record avec 64 000 habitants – et surtout en Italie : Florence compte 100 000 habitants, tandis que Milan et Venise dominent le réseau urbain italien avec 200 000 habitants.

Paris réussit l'exploit d'être la plus grande ville d'Occident dans un royaume faiblement urbanisé. La ville compte en effet 61 000 foyers en 1328, ce qui permet d'estimer sa population entre 210 000 et 270 000 habitants, les recherches les plus récentes

réhabilitant de manière très convaincante l'hypothèse haute. Pourtant la ville médiévale reste petite au regard de la ville contemporaine : le Paris médiéval ne couvre que 415 hectares dans son extension maximale à la fin du XIV^e siècle, qui se situent pour l'essentiel dans les 1^{er}, 4^e et 5^e arrondissements actuels.



Carte 1. Dimensions du Paris médiéval

L'autre mystère de l'histoire de Paris, c'est l'accumulation des fonctions assurées par la ville dès le Moyen Âge. Paris, de par son gigantisme, est d'abord un grand centre économique. Non seulement il faut nourrir, vêtir, loger, équiper cette énorme population, mais la ville est encore un centre de production artisanale important dont la draperie, par exemple, s'exporte au-delà de ses murs.

La ville est aussi le siège d'un évêché depuis les origines. Cette fonction religieuse a été renforcée par la fondation, entre le VI^e et le XII^e siècle, de nombreux monastères à la périphérie, qui ont contribué à l'encadrement religieux des fidèles lorsqu'ils sont devenus urbains à cause de la croissance de Paris.

La présence d'ecclésiastiques induit celle d'écoles, qui prospèrent à l'ombre de la cathédrale, avant d'essaimer au XII^e siècle sur la rive gauche pour donner naissance, au début du XIII^e siècle, à l'université. La nouvelle fonction universitaire de la ville enrichit son économie d'une filière de production de manuscrits et c'est sans surprise que, fort de cet acquis, Paris devient la capitale du livre imprimé au XVI^e siècle.

Mais Paris est aussi au cœur du domaine capétien et une halte appréciée des rois dans leurs pérégrinations. Ceux-ci s'intéressent de plus en plus à leur ville à partir du XII^e siècle. Philippe Auguste la fait ceindre d'une muraille vers 1190 et les rois y résident fréquemment aux XIII^e et XIV^e siècles. Une nouvelle enceinte, construite sur la rive droite, est achevée à la fin du règne de Charles V, vers 1380. Après les rois, c'est la cour qui s'installe aussi dans la ville à la fin du XIII^e siècle. La présence de ces nobles stimule la production de beaux manuscrits, d'orfèvrerie, de mercerie, mais aussi d'armes et de harnais pour les chevaux.

Philippe Auguste dote enfin Paris d'une nouvelle fonction en y déposant son trésor et ses archives à l'orée du XIII^e siècle. Cette fonction capitale ne cesse ensuite de prendre de l'ampleur avec le développement de l'État et des cours souveraines qui siègent à Paris : Parlement au XIII^e siècle, Chambre

des comptes, Cour des monnaies, Cour du Trésor et Cour des aides aux XIV^e et XV^e siècles.

Paris cumule donc les fonctions économiques, religieuses, intellectuelles, curiales et politiques, ce qui est unique en Occident où les villes peuvent rarement s'enorgueillir de plus de deux ou trois fonctions : Gand est avant tout une cité industrielle, Bologne une ville universitaire, Venise un pôle commercial... Cet épais feuilletage de fonctions variées est probablement l'explication de l'exceptionnel développement de Paris au Moyen Âge.

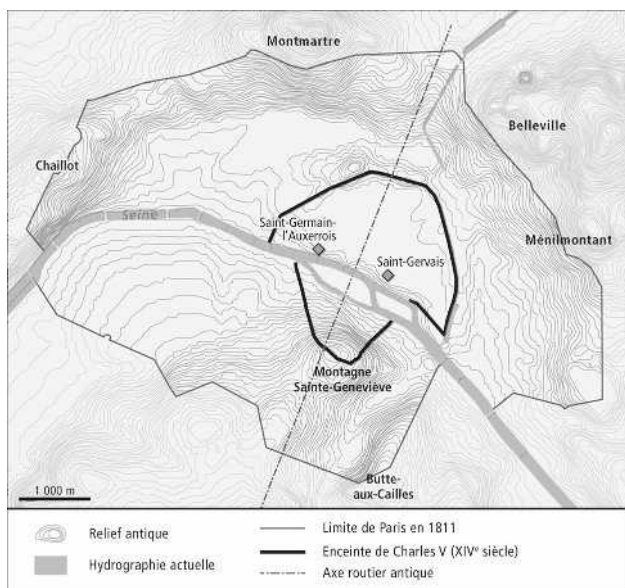
Cependant, et c'est là le troisième mystère de l'histoire de Paris, il est bien difficile de savoir quelle fonction domine, quel est le moteur de la croissance de la ville, car les sources écrites, rares avant le XIII^e siècle, ne deviennent abondantes qu'au XIV^e siècle, tandis que les fouilles archéologiques sont rendues difficiles par la permanence de l'occupation du site. Lorsque l'on peut enfin analyser l'organisme parisien, à la fin du XIII^e siècle, il a déjà atteint sa maturité.

En dépit de ces difficultés, on tentera dans les lignes qui suivent de rappeler les principales étapes de son développement territorial, puis l'organisation des pouvoirs pour aborder enfin l'unité et la diversité de la ville.

LE SITE DE PARIS

Paris est un foyer de peuplement immémorial, mais la population qui y résidait n'a pas privilégié les mêmes zones du site au cours du temps. La ville s'est développée dans un méandre recoupé de la Seine. Celle-ci passait initialement au pied des buttes de

Ménilmontant et de Montmartre qui culminaient à 130 m, mais l'accumulation d'alluvions rive droite a conduit le fleuve à recouper son cours après le néolithique. Il en résulte une grande dissymétrie des rives : la rive droite est de faible altitude et très humide dans l'ancien chenal de la Seine, tandis que la rive gauche est un plateau d'une soixantaine de mètres d'altitude.



Carte 2. Le site de Paris

Cette dissymétrie explique que les Romains aient investi la rive gauche, où ils sont au sec, plutôt que la rive droite qui reste en partie inondable – la Seine n'est pas canalisée et le niveau du sol médiéval est inférieur de plusieurs mètres au niveau

du sol actuel. Seuls l'île de la Cité et quelques monceaux demeurent insubmersibles. L'île de la Cité, facilement défendable, accueille le siège du pouvoir politique, puis celui du pouvoir ecclésiastique, tandis que la ville antique s'épanouit sur les pentes de la montagne Sainte-Genève où l'on trouve le forum, des thermes, un théâtre et des arènes.

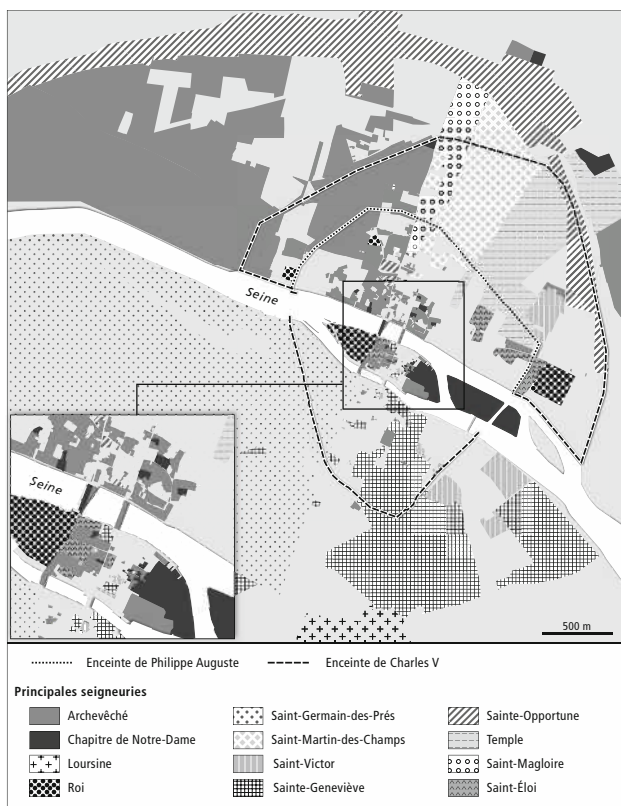
Cette ville dépérit progressivement sous l'effet des invasions barbares du III^e siècle, puis des raids vikings du IX^e siècle, poussant la population à se retrancher derrière les remparts de l'île de la Cité. C'est en revanche sur la rive droite que se fit l'expansion de Paris entre le X^e et le XIII^e siècle. La zone est alors moins humide grâce au rehaussement progressif du sol à cause de l'occupation humaine et elle est, de surcroît, plus aisée à occuper du fait de l'absence de relief. Le peuplement a bourgeonné à partir des bourgs Saint-Germain-l'Auxerrois et Saint-Gervais et s'est étendu jusqu'au marais du paléo-chenal en suivant les voies de communication. C'est là qu'habite l'essentiel de la population en 1300.

La situation de carrefour est favorable au développement de la ville : l'île de la Cité permet de lancer des ponts sur la Seine pour la route Senlis-Orléans, tandis que la confluence de l'Oise, de la Marne et de l'Yerres fait converger vers Paris les productions agricoles d'un arrière-pays riche en céréales et en vignes. L'essor de la ville doit beaucoup, et probablement l'essentiel, à la richesse économique du bassin qui l'entoure. Les très fortes densités de population en Île-de-France qui en résultent, expliquent en effet la démographie exceptionnelle de Paris.

LE RÔLE DES MONASTÈRES DANS LE DÉVELOPPEMENT DE LA VILLE (VI^e-XII^e SIÈCLE)

Ces campagnes ont été mises en valeur dans le cadre des domaines que possédaient les grands propriétaires du haut Moyen Âge, surtout ecclésiastiques, telles les abbayes de Saint-Germain-des-Prés et de Sainte-Geneviève. Ces monastères ont été les principaux acteurs de l'essor économique de la ville parce que, concentrant les richesses de l'arrière-pays et cumulant les donations, ils ont suscité le développement de l'artisanat et des échanges. Pour répondre aux besoins spécifiques de ces seigneurs ecclésiastiques et de la population qu'ils dominaient dans la ville, certains de leurs hommes se sont spécialisés dans les métiers de bouche ou dans la fabrication d'objets. Apparaissent ainsi, au cours du XII^e siècle, des « pelletiers de Saint-Germain » ou des « bouchers de Sainte-Geneviève ». Les grands propriétaires terriens ont aussi des surplus à écouler, produits dans la ville même ou dans leurs domaines proches, et il n'est pas fortuit que la grande foire francilienne soit celle de l'abbaye Saint-Denis au Lendit, à proximité de Paris.

Les bâtiments de ces monastères, cœur de ces seigneuries ecclésiastiques, donnent naissance à des bourgs qui prospèrent et finissent par être rattrapés par le tissu urbain. Cela conduit alors ces établissements ecclésiastiques périurbains à mener des opérations de lotissement de leurs anciennes terres arables proches de la ville. L'exemple de Saint-Martin-des-Champs est très significatif. Situé hors de la muraille de Philippe Auguste sur la rive droite, ce monastère est un prieuré dépendant de



Carte 3. Les principales seigneuries de Paris au Moyen Âge.

l'abbaye de Cluny dont il constitue l'une des cinq filles ; il procède, au XIII^e siècle, à un lotissement au parcellaire régulier, encore visible aujourd'hui, qui est englobé par la seconde enceinte de la ville, au milieu du XIV^e siècle. C'est ainsi que 80 % de la surface enclose par les remparts à la fin du Moyen Âge est possédée par des seigneurs ecclésiastiques, tandis

que le roi n'en possède qu'environ 10 % et que le reste est partagé entre divers petits seigneurs laïques.

Ces monastères sont régis par des règles qui donnent une large place au travail intellectuel des moines – règle bénédictine, pour l'essentiel, ou règle de Saint-Augustin comme pour les chanoines réguliers de Saint-Victor. Ils ont donc été très tôt des foyers de développement du savoir médiéval, grâce à leurs écoles destinées à la formation des clercs, et à leurs activités de fabrication des manuscrits. Un certain nombre de clercs, tels Hugues de Saint-Victor et Hugues de Champeaux chez les chanoines de Saint-Victor, deviennent des maîtres en théologie dont la renommée dépasse les frontières du monastère et contribuent au rayonnement des écoles de Paris.

L'ESSOR DES ÉCOLES (XII^e SIÈCLE)

Au cours du XII^e siècle, le rayonnement intellectuel de Paris se développe surtout à partir d'un nouveau foyer, celui de l'école de la cathédrale Notre-Dame, au cœur de l'île de la Cité. Comme dans toutes les églises cathédrales, cette école est sous la responsabilité de l'évêque qui en a confié la charge à l'écolâtre, recruté parmi les chanoines. Au XII^e siècle, l'école cathédrale de Paris connaît des maîtres célèbres qui contribuent largement à fonder le dogme. Pierre Lombard, par exemple, rédige le *Livre des sentences* où il définit la Trinité, la Création, l'Incarnation, la Rédemption. Il discipline aussi le comportement des fidèles en instituant et en vulgarisant les normes qui doivent régir les sacrements : il est en particulier à l'origine de la définition du mariage sur la base du consentement

des époux. Évêque de Paris en 1159, il meurt un an plus tard, mais son successeur, Maurice de Sully, prolonge son œuvre, cette fois dans la pierre, en décidant d'ériger un nouvel édifice pour remplacer l'ancienne cathédrale. Les travaux commencent en 1163. L'iconographie de Notre-Dame de Paris s'inspire alors des idées nouvelles pour les enseigner aux jeunes clercs qui sont accueillis à l'école. On y célèbre le mariage modèle d'Anne et de Joachim, la vie de la Vierge, épouse, mère et salvatrice, les arts libéraux, les vices et les vertus, etc. Quant à l'architecture gothique, elle triomphe et s'inscrit dans une théorie de la lumière divine inspirée des écrits du pseudo-Denys l'Aréopagite dans le *De Hierarchia*, la *Hiérarchie céleste*.

Il faut imaginer l'île de la Cité peuplée de clercs portant tonsure et habit long, qui se placent sous la protection de la cathédrale. Ils sont souvent très jeunes, turbulents, difficiles à contrôler, d'autant qu'ils viennent parfois de fort loin, attirés par l'aura des maîtres qui y enseignent. La place leur est chèrement comptée dans cette ville qui connaît une expansion démographique spectaculaire. Les voici bientôt qui colonisent la rive gauche, sur les pentes de la Montagne-Sainte-Genève, sur l'emplacement de l'ancienne ville gallo-romaine où on peut se loger facilement. Leur migration n'est pas seulement due à la contrainte matérielle. Elle leur permet d'échapper aux modèles qui leur sont enseignés à l'école cathédrale. C'est un espace de liberté que revendiquent au même moment leurs maîtres, alors qu'ils découvrent les écrits d'Aristote.

Pierre Abélard (1079-1142) a donné l'exemple dès la première moitié du XII^e siècle. On connaît ses tribulations personnelles, qu'il a lui-même

rapportées dans l'*Historia Calamitatum*, *L'Histoire de mes malheurs*, et les rivalités intellectuelles comme religieuses qui l'ont opposé à Bernard de Clairvaux au point d'être condamné et obligé de trouver refuge à l'abbaye de Cluny. D'Aristote, Abélard ne connaît encore que la logique, mais il se sent vite trop à l'étroit dans l'enseignement officiel prodigué à l'école cathédrale. Pour lui, l'universel n'a pas d'existence réelle : seuls les individus existent et sont faits, selon le modèle aristotélicien, pour vivre en société. Il défend donc le nominalisme contre le réalisme des universaux. Abélard s'impose aussi par sa méthode : il interroge les dogmes de la théologie en posant des questions contradictoires, selon les principes du *Sic et Non*, du *Oui et Non*, fondateurs de la dialectique. Puis il construit la synthèse à partir des contraires. Ainsi est née la scolastique, sur laquelle se fonde après lui la pensée médiévale d'un Thomas d'Aquin, et bien au-delà, car avec Abélard naît véritablement la philosophie occidentale. Pour la première fois, un pont est lancé entre les arts libéraux et la théologie.

Les structures de l'enseignement se précisent. Aux plus jeunes sont enseignés les arts libéraux, c'est-à-dire les sept matières telles qu'elles ont été héritées de l'Antiquité et revues par les auteurs de la renaissance carolingienne : le *Trivium*, composé de la grammaire, de la rhétorique et de la dialectique, et le *Quadrivium*, à savoir l'arithmétique, la géométrie, la musique et l'astronomie. Il faut commencer par étudier les arts avant de se lancer dans des études de théologie ou de droit canonique, qui sont longues. On ne peut guère espérer être docteur en théologie avant quarante ans !

LA NAISSANCE DE L'UNIVERSITÉ (DÉBUT XIII^e SIÈCLE)

Les étudiants affluent de toutes les nations et forment un groupe important et remarqué au sein de la population parisienne. Ce sont des clercs, le plus souvent jeunes quand ils sont artiens, des hommes célibataires qui vivent de petits métiers pour payer leurs loyers et leurs études. Aux côtés de leurs maîtres, ils souhaitent obtenir des privilèges reconnus par les autorités de la ville, comme c'est le cas pour les autres corporations au même moment. Le roi est donc amené à intervenir, car au début du XIII^e siècle, des échauffourées opposent les maîtres et les étudiants aux bourgeois de Paris et au prévôt royal dans la ville, en particulier pour limiter les loyers. L'Église est aussi très attentive au devenir de ces clercs qui prennent des attitudes d'intellectuels indépendants. En même temps, les écrits d'Aristote se diffusent, cette fois sous tous leurs aspects philosophiques. Or le pape Innocent III est aux prises avec l'hérésie des Albigeois qui s'étend dans le Midi et cherche à mieux former les clercs. Il lui faut préserver ce bastion de la théologie qu'est Paris, donc réguler l'enseignement. Ainsi naît l'université, par décision du légat du pape, Robert de Courson, et par la volonté de Philippe Auguste. En 1215, maîtres et étudiants reçoivent un statut qui charpente leur organisation en facultés, organise les examens, dont le baccalauréat, la licence et le doctorat, en même temps que sont définies les lectures autorisées. En 1231, la bulle *Parens scientiarum*, Paris mère des sciences, fulminée par le pape Grégoire IX, dit très bien que l'université de Paris est là pour former la « milice du Christ », c'est-à-dire défendre l'orthodoxie de la foi. Dès 1219, le pape

avait d'ailleurs obtenu du roi que le droit romain ne soit pas enseigné à Paris, pour mettre l'accent sur le droit canonique – le droit de l'Église – et sur la théologie, considérée comme la reine des sciences. Mais maîtres et étudiants entendent conserver leur indépendance et les grèves sont nombreuses.

L'Université est une association qui ne possède pas de bâtiments propres. Les salles de cours, louées par les maîtres, sont disséminées sur la rive gauche de la ville qui prend sa coloration intellectuelle. Des collèges destinés à héberger des étudiants pauvres s'y installent à partir du XIII^e siècle : la Sorbonne, fondée par Robert de Sorbon, est réservée à quelques étudiants en théologie, donc déjà âgés. Les ordres mendiants, dominicains et franciscains, s'installent aussi sur la rive gauche et ont leur propre *studium*, leur cursus, qui entre en rivalité avec celui de l'université au XIII^e siècle, étant donné le prestige de maîtres comme Bonaventure, Albert le Grand ou Thomas d'Aquin. La rive gauche est donc le lieu des leçons, des *quaestiones* et des *disputationes*, ces exposés scolastiques sous forme ordinaire ou extraordinaire au cours desquels les maîtres parisiens s'interrogent sur les questions de foi mais aussi de société, tels les rapports entre les pouvoirs, l'usure, la validité des contrats, la responsabilité personnelle, l'obligation de subvenir à des parents indigents, autant de questions qui élaborent une morale pratique de la cité. C'est là, dans cette effervescence, que se noue et se joue l'alliance entre la foi et la raison.

Le XII^e siècle, tournant dans l'histoire de Paris, est celui de la renaissance des écoles, mais c'est aussi l'époque à laquelle le roi commence à s'intéresser à la ville – il doit alors compter avec les grands seigneurs ecclésiastiques qui y sont déjà bien implantés.

LES POUVOIRS DANS LA VILLE

Le sol de la ville est aux mains de gros monastères qui se sont constitués pendant le haut Moyen Âge. Aux XII^e-XIII^e siècles, ce sont des seigneuries foncières appelées aussi « censives », car leurs habitants payent le cens, un revenu fixe versé au seigneur qui leur a concédé leur tenure.

La plupart de ces censives servent d'assise à la juridiction du seigneur-abbé ; il y exerce le droit de ban, d'origine publique, qui lui permet d'ordonner, de contraindre et de juger ses hommes et, éventuellement, tous ceux qui ont pénétré sur ses terres. Les principaux monastères exercent la haute justice, même s'ils ne possèdent pas sur place de gibet pour montrer qu'ils disposent du droit de vie et de mort. C'est le cas, par exemple, de l'abbaye Sainte-Geneviève qui envoie ses condamnés à mort à Vanves où elle a pu ériger des fourches patibulaires, et ne dispose à Paris que d'un pilori à proximité du monastère. Deux bourgs principaux composent son temporel à Paris, de part et d'autre de l'enclos de l'abbaye proprement dite, qui occupait l'actuel lycée Henri IV et le Panthéon : au Nord, le bourg de Sainte-Geneviève qui descend jusqu'à la Seine, au Sud, celui de Saint-Médard. La justice de l'abbaye, comme celle des autres monastères parisiens, est connue par de nombreux conflits de juridiction avec ses voisins, en particulier le monastère de Saint-Victor, et surtout avec le pouvoir central du prévôt de Paris, au Châtelet.

Le pouvoir sur le sol parisien est principalement entre les mains de seigneurs ecclésiastiques, mais il est en même temps très dispersé : l'évêque possède 14 % de la surface délimitée par l'enceinte de Charles V,

le Temple 10 %, Saint-Martin-des-Champs 8 %, Sainte-Genève 5 %, Saint-Germain-des-Prés 4 %, le chapitre Notre-Dame et Sainte-Opportune à peine plus de 2 % chacun, les abbayes de Saint-Victor et Saint-Merri à peine plus de 1 % chacune, le reste étant éparpillé en une soixantaine de seigneuries minuscules. L'évêque de Paris est donc le plus important seigneur de la ville, même si ce temporel est loin d'être homogène. Le pilori de l'évêque est situé sur le parvis de la cathédrale et ses prisons sont redoutées. L'évêque agit comme un seigneur dans sa censive, et ses jugements sont comparables à ceux d'un laïc, condamnant à des peines corporelles et pécuniaires. À la tête d'un tribunal spécial, l'officialité, apparue à la fin du XII^e siècle, il est aussi le juge de tous les clercs de son diocèse, donc des clercs parisiens qui sont très nombreux étant donné la présence de l'université et l'importance des paroisses. Il juge aussi des délits de mœurs, en particulier quand ils sont relatifs au mariage, et des crimes concernant la foi. Mais il doit compter avec trois archidiacres, ceux de Paris, de Brie et de Josas, qui ont leur propre officialité.

L'évêque partage aussi une partie de ses pouvoirs avec les chanoines de la cathédrale qui l'assistent dans le déroulement des cérémonies religieuses. Dans la cathédrale, la lutte est âpre pour délimiter les droits des chanoines face à l'évêque, afin de partager les revenus des aumônes et des offrandes de cire que font les fidèles. Les chanoines occupent le chœur que délimite le jubé à la fin du XIII^e siècle, tandis que l'autel de l'évêque se situe à l'extrémité orientale de l'église. L'évêque et les chanoines sont des dignitaires importants et possèdent, en tant que seigneurs, un pouvoir temporel non négligeable, aussi le pouvoir royal entend bien surveiller leur nomination.

UNE TUTELLE ROYALE TARDIVE (DÉBUT XIII^e SIÈCLE)

Les rois ont investi tardivement la ville. Les Robertiens, ancêtres d'Hugues Capet, sont chargés par les rois carolingiens de la protection de l'ouest du royaume et de Paris, où ils ont installé un palais dans la partie occidentale de l'Île de la Cité. Ils se sont illustrés sur la scène politique au milieu du IX^e siècle en combattant vaillamment les Vikings. C'est à ce titre qu'Eudes obtient le comté de Paris en 882 et organise la résistance de la ville avec l'aide de l'évêque Gozlin. Pour le récompenser, l'empereur Charles le Gros lui donne une série de comtés, dont celui de Paris. Il est élu roi des Francs en 888, ce qui le place à la tête de la Francie occidentale. Après sa mort en 898, Carolingiens et Robertiens se succèdent jusqu'à l'élection de Hugues Capet, le fils du comte de Paris Hugues le Grand, le 3 juillet 987. À partir de son règne, la royauté cesse d'être élective. Les premiers rois capétiens séjournent à Paris, mais ils ont aussi bien d'autres résidences d'où ils gouvernent et où ils chassent, comme Vincennes, Compiègne ou Orléans.

Au XII^e siècle, Louis VI et Louis VII commencent cependant à s'intéresser de près à la ville. Ils sont seigneurs d'une censive située pour l'essentiel sur la rive droite, en particulier dans la zone marchande des Halles. Ils peuvent donc bénéficier des effets de l'expansion économique de la ville et de son arrière-pays. Cependant, Paris ne constitue pas à proprement parler la capitale du royaume avant le règne de Philippe Auguste (1180-1223). C'est lui qui décide d'y déposer les archives de la monarchie. C'est encore lui qui ordonne d'enclorre la ville en érigeant la forteresse du Louvre comme point d'appui

de la défense. C'est lui enfin qui décide du pavage des rues. Mais il y eut d'autres enceintes avant celle de Philippe Auguste et le pavage des rues n'est pas encore achevé à la fin du Moyen Âge...

Grâce à la stabilité des archives et à la création des grands corps de l'administration du royaume, le nombre des officiers royaux augmente à Paris. Au cours du XIII^e siècle, la maisonnée du roi, ou Hôtel, se détache de ces grands corps que sont la Chancellerie, le Parlement, puis la Chambre des comptes créée en 1320. Tous ceux qui s'occupent de la personne du roi sont rassemblés dans L'Hôtel du roi qui compte plusieurs centaines de personnes, clercs et chevaliers, valets et marmitons. Fêtes et festins animent la vie de cour et suscitent le commerce d'objets de luxe. Pour être reconnus par le roi, les grands, clercs comme laïcs, prennent l'habitude d'avoir une résidence à Paris, où l'on compte une grosse centaine d'hôtels de princes et de prélats vers 1400.

Le roi investit donc Paris au XIII^e siècle, sans toutefois imposer un contrôle total sur la ville, qui est loin d'être unifiée. Ce n'est d'ailleurs pas exactement le but que poursuit le pouvoir royal au Moyen Âge, en ce sens que le roi ne prétend pas exercer le monopole de l'autorité sur Paris ; mais à mesure que la ville devient la capitale politique du royaume, il convient de lui imposer une certaine obéissance et de lui conférer un certain prestige. Or, pour exercer son pouvoir de coercition, le roi ne dispose que de prévôts dont la charge, acquise à ferme – donc achetée – consiste à gérer le domaine royal. Il faut attendre le XIII^e siècle et la réforme entreprise par saint Louis pour que les choses changent. En 1261, le roi confie la prévôté de Paris à Étienne Boileau et en fait l'équivalent d'un bailli ou d'un sénéchal, c'est-à-dire que le

prévôt de Paris est désormais nommé par le roi, gagé et révocable. Les chroniques présentent le nouveau prévôt comme un personnage exemplaire, qui sait faire justice aux grands comme aux petits. Il siège au Châtelet et, aidé par un personnel qui devient de plus en plus nombreux, il tente effectivement de rendre la ville plus sûre, ce qui ne va pas sans soulever de retentissants conflits de juridiction avec les seigneuries justicières de la ville. Les rois surent, en revanche, se concilier les bourgeois de Paris.

UNE MUNICIPALITÉ DANS L'OMBRE DU POUVOIR ROYAL (MILIEU XIII^e SIÈCLE)

Les rois de France accordèrent de nombreux privilèges économiques aux Parisiens à partir du XII^e siècle, mais veillèrent à ne jamais leur accorder d'autonomie municipale, à la différence de ce qui s'est passé dans les villes du Nord, sous la forme de chartes de commune, ou dans les villes du Sud qui ont développé des consulats. Le pouvoir municipal apparaît donc tardivement, dans la seconde moitié du XIII^e siècle, dans les interstices qu'a bien voulu lui laisser le pouvoir royal. S'il est lent à émerger, c'est aussi parce que le Paris médiéval était polynucléaire, avec la Cité et les bourgs monastiques, chaque bourg ayant son organisation et son identité propre. On trouve donc logiquement au XII^e siècle des « bourgeois du roi », des « bourgeois de l'évêque » ou des « bourgeois de Saint-Germain-des-Prés », par référence au seigneur garantissant les droits des habitants en question. L'unité de la communauté des habitants se fait progressivement et se trouve accélérée par l'unification du tissu urbain après la construction de la première enceinte entre

1190 et 1213. Les rois sont pourtant peu favorables à l'établissement d'un pouvoir communal concurrent du leur et préfèrent s'attacher la fidélité des Parisiens par l'octroi de privilèges économiques, parmi lesquels le monopole du commerce sur la Seine entre Paris et Mantes. En vertu de ce privilège, personne ne pouvait décharger et vendre une cargaison à Paris s'il n'était bourgeois de Paris ou associé à un Parisien avec lequel il partageait la moitié des bénéfices de la vente.

La croissance de la ville implique cependant une réforme de son administration et le roi a besoin d'interlocuteurs capables de représenter ses habitants lorsqu'il faut négocier l'impôt. Saint Louis, qui souhaite s'appuyer sur l'élite bourgeoise de la ville, érige donc en municipalité, vers 1260, la Hanse des marchands de l'eau qui gère le commerce fluvial, d'où le nom de prévôté des marchands et le remploi du sceau de la corporation des marchands comme sceau municipal. Cette municipalité a cependant des attributions limitées à la gestion des privilèges des Parisiens, à l'approvisionnement de la ville et à la levée de l'impôt royal – la police et la justice, c'est-à-dire l'essentiel du pouvoir, restant entre les mains du prévôt de Paris ou des seigneurs fonciers.

La marqueterie de pouvoirs qui s'exercent dans la ville, fruit d'une sédimentation pluriséculaire, conduit souvent juges et délinquants à développer une casuistique judiciaire qui permet aux uns et aux autres de négocier les sanctions. Ainsi, un étudiant provoquant une bagarre dans une taverne du quartier latin doit-il être jugé par le prévôt de Paris (juge royal) en tant qu'habitant de Paris, par le prévôt de Sainte-Genève (juge seigneurial) puisque le délit a eu lieu dans sa juridiction ou par l'official (juge épiscopal), en vertu de son statut de clerc? Les juges

sont en compétition pour saisir les délinquants afin de mieux affirmer leurs droits, mais les prévenus peuvent jouer de ces rivalités pour se faire juger par la cour la plus clément, en l'occurrence celle de l'évêque. Cette marqueterie des justices n'est qu'un aspect de la diversité de la ville médiévale.

DIVERSITÉ DE LA SOCIÉTÉ PARISIENNE (XIII^e-XIV^e SIÈCLE)

Aux XIII^e-XIV^e siècles, les sources permettent de mieux cerner la société parisienne. Or sa spécificité, comme celle de la population urbaine par rapport à la population rurale, c'est sa diversité : diversité des métiers, des fortunes, des statuts, mais aussi des origines géographiques.

L'économie urbaine parisienne se caractérise par une extrême spécialisation des activités. Le *Livre des métiers* dans lequel le prévôt de Paris Étienne Boileau a mis par écrit, vers 1268, les usages en vigueur, recense une centaine de corporations différentes, mais tous les métiers ne sont pas organisés en corporation. Le rôle de taille de 1300 recense ainsi près de 900 occupations professionnelles différentes. Si l'on s'en tient à la filière du drap, on constate qu'elle implique des peigneurs qui peignent la laine velue, des cardeurs qui la démêlent, des fileresses qui la filent, des tisserands qui la tissent, des foulons qui la lavent, des tondeurs qui apprêtent le drap en coupant les fils qui dépassent de l'étoffe, des teinturiers qui la teignent et enfin des drapiers qui la vendent (beaucoup de tisserands étant en même temps drapiers). Mais les fileresses de laine ne peuvent filer du lin ou de la soie, qui appartiennent à un métier différent,

- Chapitre 4. Les rois en leur palais de la cité (Y. Potin) 77
Considérations géographiques 80 • *Le palais de la Cité au XII^e siècle* 82 • *La concurrence du Louvre* 84 • *La fondation de la Sainte-Chapelle* 86 • *Les travaux de Philippe le Bel* 90 • *Les rois fuient la Cité* 92
- Chapitre 5. Les enceintes médiévales de paris (H. Noizet) 95
L'enceinte du X^e siècle 97 *L'enceinte de Philippe Auguste* 102 *L'enceinte dite de Charles V* 108
- Chapitre 6. Les bourgeois de paris (B. Bove) 117
Les privilèges des bourgeois de Paris 118 • *Les notables bourgeois* 121 • *Les fondements de l'opulence bourgeoise* 125 • *Le rôle politique de la bourgeoisie parisienne* 129 • *Le cas Étienne Marcel* 130
- Chapitre 7. Pauvreté et assistance à Paris au Moyen Âge (C. Jéhanno) 135
Qu'est-ce qu'un pauvre au moyen âge? 136 • *Le regard sur les pauvres* 138 • *Les formes de l'assistance* 139 • *La multiplication des hôpitaux à Paris* 141 • *Un équipement hospitalier exceptionnel* 146 • *L'Hôtel-Dieu de Paris* 148 • *Le soin des corps et des âmes* 151
- Chapitre 8. Les Parisiennes au Moyen Âge (S. Roux) 157
Bourgeoises et femmes de notables 160 • *Parisiennes au travail* 164 • *Paroles et revendications de femmes* 169
- Chapitre 9. L'université de Paris au Moyen Âge (XIII^e-XIV^e siècle) (J. Verger) 175
Naissance d'une institution 176 • *Une communauté autonome* 179 • *«Mère des sciences»* 184 • *L'université dans la société et le paysage urbains* 188
- Chapitre 10. L'aristotélisme et la science universitaire à Paris au XIII^e siècle (N. Weill-Parot) 195
Pourquoi l'aristotélisme ? 195 • *L'enseignement de l'aristotélisme à l'université de Paris: programmes et*

condamnations 198 • *L'aristotélisme et la science à Paris au XIII^e siècle* 204 • *Conclusion* 210

Chapitre 11. Crimes et châtiments à Paris aux derniers siècles du Moyen Âge (C. Gauvard)	213
<i>Qui juge?</i> 214 • <i>Quelle criminalité?</i> 221 • <i>Quelles peines?</i> 228	

Chapitre 12. Les insurrections à Paris au temps de la guerre civile entre Armagnacs et Bourguignons (B. Schnerb)	237
<i>Paris, enjeu capital</i> 239 • <i>Les partis à Paris</i> 240 • <i>Une ville sous tension</i> 248 • <i>L'insurrection cabochienne de 1413</i> 249 • <i>Paris sous surveillance (1413-1418)</i> 255 • <i>Les massacres de 1418</i> 257	

Chronologie de Paris	263
Bibliographie	271
Les auteurs	277
Sources des cartes	283